

Elizabeth Bishop

Paysages de Nouvelle-Écosse

traduit de l'américain par Claire Malroux

PÊCHERIES

Malgré la fraîcheur de la soirée,
en bas, près de l'une des pêcheries,
un vieil homme fabrique des mailles,
le filet étant à la brune presque invisible,
marron pourpre foncé,
et la navette usée et polie.
L'air sent si fort la morue
qu'on en a le nez qui coule, les yeux qui piquent.
Les cinq pêcheries ont des toits très pentus
et étroits, des passerelles à taquets s'élèvent à l'oblique
vers les réserves dans les combles
pour la montée et la descente des brouettes.
Tout est argent : la surface dense de la mer
qui se soulève lentement comme si elle voulait se déverser
est opaque, mais l'argent des bancs,
des casiers à homards et des mâts, épars
entre les rochers sauvages et déchiquetés,
est d'une évidente transparence,
ainsi que les vieux petits bâtiments où sur les murs
orientés vers le rivage croît une mousse émeraude.
Les grands bacs à poissons sont entièrement tapissés
de couches de splendides écailles de harengs
et les brouettes revêtues de même
d'iridescentes cottes de mailles crémeuses
parcourues de minuscules mouches iridescentes.
Sur le petit remblai derrière les maisons,
serti dans la vive traînée d'herbe rare,
gît un ancien cabestan en bois,
fendillé, avec deux longues poignées décolorées
et des taches mélancoliques, comme de sang séché,
là où ont rouillé les ferrures.
Le vieil homme accepte une Lucky Strike.

C'était un ami de mon grand-père.
Nous parlons du déclin de la population,
de morues et de harengs
tandis qu'il attend l'arrivée d'un harenguier.
Des sequins brillent sur son gilet et sur son pouce.
Il a raclé les écailles – leur principale beauté –
d'innombrables poissons avec son vieux couteau noir
dont la lame est presque émoussée par l'usage.

En bas, à la lisière de l'eau, à l'endroit
où l'on tire au sec les bateaux, sur la longue rampe
qui s'enfonce dans la mer, de minces troncs
argentés sont disposés à l'horizontale
sur les pierres grises, de plus en plus bas,
à des intervalles de quatre ou cinq pouces.

Froide sombre profonde et absolument claire,
élément que ne supporte aucun mortel,
mais les poissons et les phoques... Il y a un phoque
en particulier que j'ai vu là soir après soir.
Il était curieux de moi. Il s'intéressait à la musique,
adepte comme moi de l'immersion complète,
alors je lui chantais des hymnes baptistes.
Je lui chantais aussi : « Notre Dieu est un puissant rempart ».
Il se dressait dans l'eau et me considérait
fixement en remuant un peu la tête.
Puis il disparaissait, pour émerger soudain
presque au même endroit, avec une sorte de haussement d'épaules,
comme s'il agissait contre toute raison.
Froide sombre profonde et absolument claire,
l'eau claire grise glacée... À l'arrière-plan, derrière nous,
commencent les hauts sapins majestueux.
Bleuâtres, s'unissant à leurs ombres,
un million d'arbres de Noël se dressent
en attente de Noël. L'eau semble suspendue
au-dessus des pierres arrondies, grises et bleu gris.
Je l'ai vue tant et tant de fois, cette même mer, la même,
osciller, légère, indifférente, au-dessus des pierres,
glacialement libre au-dessus des pierres,
au-dessus des pierres et puis du monde.
Si vous y trempiez la main,
votre poignet serait aussitôt douloureux,
vos os deviendraient douloureux et votre main brûlerait

comme si l'eau était la transmutation d'un feu
qui se nourrit de pierres et brûle d'une sombre flamme grise.
Si vous la goûtiez, elle serait d'abord amère,
puis saumâtre, puis à coup sûr vous brûlerait la langue.
C'est ainsi qu'on imagine la connaissance :
sombre, salée, claire, mouvante, absolument libre,
puisée à la froide et dure bouche
du monde, tirée des seins rocheux
pour l'éternité, s'écoulant et captée, et puisque
notre connaissance est historique, s'écoulant et écoulée.

L'ANSE
(Jour de mon anniversaire)

À marée basse comme en cet instant, que l'eau est transparente !
S'éboulant, des arêtes de marne blanches saillent et éblouissent
et les bateaux sont au sec, secs comme allumettes les pilotis.
Absorbante, plutôt qu'elle n'est absorbée,
l'eau que renferme l'anse ne mouille rien,
couleur d'une flamme de gaz brûlant au plus bas.
On la sent virer au gaz ; si on était Baudelaire,
sans doute l'entendrait-on virer à la musique de marimba.
La petite drague ocre qui travaille au bout du quai
joue déjà de ses sèches castagnettes en syncopes parfaites.
Les oiseaux sont énormes. Des pélicans percutent
ce gaz bizarre avec une dureté inutile
à mon sens, comme des pioches,
ils en tirent rarement quelque chose de valable
et s'éloignent avec de comiques bousculades.
Des frégates noir et blanc s'élèvent
sur d'impalpables courants,
ouvrent leur queue en ciseaux dans les virages
ou l'étirent comme un bréchet, en la faisant trembler.
Les bateaux débraillés pêchant l'éponge rentrent à la file
avec l'air obligeant de chiens d'arrêt,
hérissés de gaffes et de crochets
et décorés d'éponges en pompons.
Le long du quai court un grillage de poulailler
où, luisantes comme de petits socs,
on a mis à sécher les queues gris bleu des requins
destinées à la restauration chinoise.
Certains des petits bateaux blancs sont encore empilés
l'un contre l'autre, ou gisent sur le flanc, bordage enfoui,
pas encore renfloués, si tant est qu'ils le soient jamais, depuis la dernière
[mauvaise tempête,
pareils à des lettres à l'enveloppe fendue, restées sans réponse.
L'anse est jonchée de vieilles correspondances.
Clic, clic, fait la drague,
et elle remonte une bouchée de marne dégoulinante.
Toute cette activité brouillonne se poursuit,
affreuse mais joyeuse.

RÊVE D'ÉTÉ

Au quai s'affaissant
venaient peu de bateaux.
La population comptait
une naine, un idiot, deux géants,

un gentil boutiquier
endormi derrière son comptoir,
et notre bonne logeuse –
la naine était sa couturière.

On pouvait leurrer l'idiot
en lui cueillant des mûres,
mais ensuite il les jetait.
La couturière rabougrie souriait.

Au bord de la mer, gisant bleue
comme un maquereau,
notre pension montrait des stries
comme si elle avait pleuré.

De fabuleux géraniums
se pressaient aux fenêtres,
les planchers brillaient de
toutes sortes de linoléums.

Chaque nuit on guettait
le cri du hibou cornu.
À la flamme cornue de la lampe,
le papier peint luisait.

Le géant bègue
était le fils de la logeuse,
il grommelait dans l'escalier
contre une vieille grammaire.

Il était maussade,
mais elle était gaie.
La chambre était froide,
le lit de plumes duillet.

On était réveillé dans le noir
par le ruisseau somnambule,
il approchait de la mer,
rêvait encore à haute voix.

CAP BRETON

Loin sur les hautes « îles aux oiseaux », Ciboux et Hertford,
les petits pingouins et les macareux à l'air bête se tiennent tous
le dos tourné au continent
en rangs solennels, irréguliers, le long du bord fauve frangé d'herbe de la falaise,
où les quelques moutons au pacage poussent leur « bèèè, bèèè ».
(Parfois, effrayés par les avions, ils fuient à la débandade
et tombent dans la mer ou sur les rochers.)
L'eau soyeuse tisse et retisse ses vagues,
disparaît partout uniformément sous la brume,
soulevée et pénétrée de temps à autre
par le cou de serpent d'un cormoran huppé,
et quelque part la brume englobe la vibration
rapide mais sans urgence d'un canot automobile.

La même brume flotte en couches fines
sur les gorges et les vallées du continent,
pareille à une glace pourrissante, sucée
presque jusqu'à l'âme ; les fantômes des glaciers errent
parmi ces plis et replis de conifères : épicéas et mélèzes –
couleurs de paon vives, ternies, mortes,
chaque apparition se distinguant de sa voisine
par une arête inquiète et inégale en dents de scie,
nette malgré la ressemblance comme une vue stéréoscopique.

La route sauvage grimpe le long de la corniche.
Çà et là s'y dressent de modestes bulldozers jaunes,
mais sans leurs conducteurs, car aujourd'hui c'est dimanche.
Les petites églises blanches sont lâchées dans le fouillis de collines
comme des pointes de flèche à quartz perdues.
La route paraît avoir été abandonnée.
Et abandonné tout sens qu'a pu avoir le paysage,
à moins que la route ne le refoule à l'intérieur
où la vue ne peut pénétrer,
où sont censés se trouver des lacs profonds,
des pistes désaffectées, des amas de rocs
et des lieues de forêts incendiées subsistant en stries grisâtres
telles ces admirables écritures sacrées gravées sur les pierres avec des pierres –
Ces régions aujourd'hui ne peuvent se vanter de grand-chose
sinon de milliers de chants légers de moineaux qui montent
libres, calmes, à travers la brume et s'emmêlent
aux filets de pêche déchirés, fins, d'un brun mouillé.

Un petit autobus arrive par bonds cahotants,
bourré de gens jusque sur le marchepied.

(En semaine avec des provisions, des pièces détachées d'automobile et de
[pompe,
mais aujourd'hui rien que deux prédicateurs en extras, dont l'un porte son
[habit sur un cintre.)

Il passe devant l'étal fermé en bordure de route, l'école fermée
où aujourd'hui aucun drapeau ne flotte
à la hampe grossière que surmonte une poignée de porte blanche en
[porcelaine.

Il s'arrête, un homme portant un bébé en descend,
gravit un échelier, et s'éloigne, dans un petit pré escarpé
proclamant sa pauvreté parmi une avalanche de pâquerettes,
vers sa maison invisible au bord de l'eau.

Les oiseaux continuent de chanter, un veau mugit, l'autobus démarre.
La brume ténue épouse
les mutations blanches de son rêve ;
un froid ancien fait frissonner les ruisseaux obscurs.

Ces poèmes sont extraits du second recueil d'Elizabeth Bishop,
A Cold Spring, in *The Complete Poems*, © Farrar, Straus and Giroux, New York.